

L'ÉCOLE FRANÇAISE

JUGÉE PAR LA CRITIQUE ALLEMANDE

HISTOIRE DE LA PEINTURE FRANÇAISE MODERNE DEPUIS 1789¹

PAR M. J. MEYER

L'ALLEMAGNE savante a eu bien des sévérités et bien des injustices pour notre littérature et nos beaux-arts. Un livre récent, *l'Histoire de la peinture française moderne*, de M. Jules Meyer, vient atténuer, au moins quant à notre peinture, la rigueur des critiques d'outre-Rhin, et proclamer dans le langage de la science ce que le public allemand sent depuis longtemps pour les novateurs de notre École. C'est un spectacle curieux, digne de méditations, que de voir cette nation, à laquelle ses propres productions ne suffisent pas, rechercher celles d'un peuple voisin et triompher de tous ses préjugés pour les goûter et les admirer. Les artistes à leur tour passent le Rhin et négligent Rome pour Paris. Enfin l'histoire elle-même vient à la suite et sanctionne ces aspirations. Quelles phases cette soif d'œuvres françaises n'a-t-elle pas dû traverser avant d'arriver au livre si sympathique et si impartial de M. Meyer ! On ferait, en essayant de le raconter, toute l'histoire du goût allemand au XIX^e siècle. On ferait aussi un livre riche en enseignements pour nos artistes, car la critique étrangère, a-t-on dit, est pour eux la postérité.

Nous ne pouvons qu'esquisser quelques traits du tableau. L'école allemande contemporaine est avant tout une école du bon sens, elle croit, comme Pascal, que sortir du milieu, c'est sortir de l'humanité. Elle veut résoudre le grand problème indiqué par Hegel : réconcilier la pensée avec la réalité. Elle réproche les excès du romantisme comme ceux du réalisme ; le matérialiste grossier et le rêveur surhumain lui sont également odieux. Elle poursuit pour idéal l'homme *sain*, tel qu'on le rencontre, par exemple, dans les romans de Freytag, l'homme prenant la vie telle qu'elle est, sans renoncer à cultiver et à élever son esprit. Elle mettra Scribe au-dessus de Victor Hugo et de George Sand, parce que son libéralisme est « plus sain et plus raisonnable. » En peinture, ce système se traduit par la recherche de la vie, de la vie organique d'abord, et puis seulement de la beauté ou d'un caractère poétique. Delaroche est pour eux le Dieu de notre peinture. Il a évité les exagérations des autres écoles, il donne une importance égale au dessin et à la couleur (les critiques allemands s'inquiètent beaucoup de la couleur ; mais les artistes !), il unit la vérité historique à la poésie. On lui a prodigué des éloges hyperboliques, on a découvert en lui des qualités inconnues en

1. Un vol. in-8. x-794 pages. Leipzig, avec 31 gravures sur bois, hors texte. Seeman, 1866-1867.